
HUGH
HOWEY
SILO
ACTES SUD

“EXOFICTIONS”

série dirigée par Manuel Tricoteaux

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Dans un futur postapocalyptique indéterminé, une communauté d’hommes et de femmes a organisé sa survie dans un silo souterrain géant. Du monde extérieur, devenu hostile, personne ne sait rien, sinon que l’atmosphère y est désormais irrespirable. Les images de mauvaise qualité relayées par d’antiques caméras, montrant un paysage de ruines et de dévastation balayé de vents violents et de noirs nuages, ne semblent laisser aucune place à l’illusion. Pourtant, certains continuent d’espérer. Ces individus, dont l’optimisme pourrait s’avérer contagieux, représentent un danger potentiel. Leur punition est simple. Ils se voient accorder cela même à quoi ils aspirent : sortir.

Dans une nouvelle qu’il met en ligne en 2011, Hugh Howey décrit une société où l’on ne percevrait plus le monde extérieur que par le biais d’un écran. Peu après, devant le nombre de messages de lecteurs lui réclamant une suite, il imagine quatre nouveaux épisodes – donnant naissance à *Silo*, devenu depuis un best-seller international.

Conjuguant un art consommé du récit et un infaillible sens du suspense, Hugh Howey a peut-être offert à la science-fiction son dernier classique en date.

HUGH HOWEY

Hugh Howey a été capitaine de yacht pendant huit ans avant de jeter l'ancre et d'embarquer pour des aventures littéraires. Autopublié aux États-Unis, véritable phénomène d'édition, Silo *est son premier roman et le volet inaugural d'une trilogie à paraître aux éditions Actes Sud. Hugh Howey vit à Jupiter, en Floride.*

Photographie de couverture : © Fedorov Oleksiy / Shutterstock

Titre original :
Wool
© Hugh Howey, 2012

© ACTES SUD, 2013
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-02679-0

HUGH HOWEY

Silo

roman traduit de l'anglais (États-Unis)
par Yoann Gentric et Laure Manceau

ACTES SUD

I

HOLSTON

1

Les enfants jouaient pendant qu'Holston montait vers sa mort ; il les entendait crier comme seuls crient les enfants heureux. Alors que leurs courses folles tonnaient au-dessus de lui, Holston prenait son temps, et chacun de ses pas se faisait pesant, méthodique, tandis qu'il tournait et tournait dans le colimaçon, ses vieilles bottes sonnant contre les marches.

Les marches, comme les bottes de son père, présentaient des signes d'usure. La peinture n'y tenait que par maigres écailles, surtout dans les coins et sur l'envers, où elle était hors d'atteinte. Le va-et-vient ailleurs dans l'escalier faisait frémir de petits nuages de poussière. Holston sentait les vibrations dans la rampe luisante, polie jusqu'au métal. Ça l'avait toujours ébahi : comment des siècles de paumes nues et de semelles traînantes pouvaient éroder l'acier massif. Une molécule après l'autre, supposait-il. Peut-être que chaque vie en effaçait une couche pendant que le silo, lui, effaçait cette vie.

Foulée par des générations, chaque marche était légèrement incurvée, son rebord émoussé comme une lèvre boudeuse. Au milieu, il ne restait presque aucune trace de ces petits losanges dont la surface tirait jadis son adhérence. L'absence s'en déduisait seulement du motif visible de chaque côté, où de petites bosses pyramidales, aux arêtes vives et écaillées de peinture, se découpaient sur l'acier.

Holston levait sa vieille botte vers une vieille marche, appuyait sur sa jambe et recommençait. Il se perdait dans la contemplation de ce que les années sans nombre avaient fait, cette ablation des molécules et des vies, ces couches et ces

couches réduites à l'état de fine poussière. Et il se dit, une fois de plus, que ni les vies ni les escaliers n'étaient faits pour ce genre d'existence. L'espace resserré de cette longue spirale, qui se déroulait dans le silo enterré comme une paille dans un verre, n'avait pas été conçu pour pareil traitement. Comme tant de choses dans leur gîte cylindrique, il semblait obéir à d'autres fins, répondre à des fonctions depuis longtemps oubliées. Ce qui servait aujourd'hui de voie de communication à des milliers de personnes, dont les montées et descentes quotidiennes se répétaient par cycles, Holston le trouvait plus propre à servir en cas d'urgence et à quelques dizaines de personnes seulement.

Il franchit un palier supplémentaire – un camembert de dortoirs. Alors qu'il gravissait les quelques étages qui restaient, pour sa toute dernière ascension, les bruits de joies enfantines se mirent à pleuvoir plus fort au-dessus de lui. C'était le rire de la jeunesse, d'êtres qui ne s'interrogeaient pas encore sur l'endroit où ils grandissaient, ne sentaient pas encore la terre presser de tous côtés, ne se sentaient pas le moins du monde enterrés, mais *en vie*. En vie et inusés, ils faisaient ruisseler leurs trilles heureux dans la cage d'escalier, des trilles qui s'accordaient mal aux actions d'Holston, à sa décision, à sa détermination à *sortir*.

Alors qu'il approchait du dernier étage, une voix juvénile résonna un ton au-dessus des autres, et il se rappela son enfance dans le silo – toutes ses heures d'école et de jeux. À l'époque, l'étouffant cylindre de béton, sa succession d'étages d'appartements, d'ateliers, de jardins hydroponiques et de salles d'épuration aux mille tuyaux enchevêtrés, lui paraissait un univers immense, une vaste étendue qu'il ne pourrait jamais explorer en entier, un labyrinthe dans lequel lui et ses amis risquaient de se perdre à jamais.

Mais plus de trente ans avaient passé. Holston avait l'impression que son enfance remontait à deux ou trois éternités, qu'elle avait été la joie de quelqu'un d'autre. Pas la sienne. Il avait derrière lui toute une vie de shérif qui pesait de tout son poids et lui barrait l'accès à ce passé. Et plus récemment, il y avait eu ce troisième stade de son existence – une vie secrète en plus de l'enfance et de sa vie de shérif. Les dernières couches de son être à se trouver réduites en poussière ; trois années à attendre

en silence ce qui n'allait jamais arriver, trois années où chaque jour lui avait semblé plus long qu'un mois des temps heureux.

Au sommet du colimaçon, la rampe se déroba sous la main d'Holston. La barre de métal rond et usé s'arrêtait et la cage d'escalier se déversait dans les deux salles les plus spacieuses de tout le silo : la cafétéria et le salon adjacent. Les cris enjoués étaient maintenant à sa hauteur. Des formes vives zigzaguaient çà et là entre les chaises, jouant à s'attraper. Une poignée d'adultes essayait de contenir le chaos. Holston vit Donna ramasser des craies et des pastels éparpillés sur le carrelage sali. Son mari, Clarke, était assis derrière une table garnie de tasses de jus de fruits et de saladiers de biscuits à la farine de maïs. Il salua Holston de l'autre bout de la salle.

Holston ne songea pas à répondre, il n'en eut ni l'énergie ni le désir. Il ignora les adultes et les enfants en train de jouer pour contempler le panorama flou projeté derrière eux, au mur de la cafétéria. C'était la plus grande vue existante de leur monde inhospitalier. Un tableau matinal. La lumière chiche de l'aube enveloppait des collines sans vie qui n'avaient guère changé depuis l'enfance d'Holston. Elles étaient là, telles qu'elles avaient toujours été, alors que lui était passé des courses poursuites à travers les tables de la cafétéria à cette sorte de vide qu'il était aujourd'hui. Et par-delà leurs crêtes ondoyantes, majestueuses, les sommets familiers d'une ville en décomposition captaient les rayons du matin par faibles miroitements. Verre et acier antiques se dressaient tout au loin, à l'endroit où, soupçonnait-on, des gens avaient un jour habité en surface.

Un enfant, propulsé du groupe comme une comète, fonça dans les genoux d'Holston. Holston baissa les yeux et tendit le bras vers lui – c'était le garçon de Susan – mais comme une comète l'enfant était déjà reparti, ravalé dans l'orbite des autres.

Holston pensa soudain à la loterie qui leur avait souri, à Allison et lui, l'année où elle était morte. Il avait encore le ticket ; il le gardait toujours sur lui. L'un de ces enfants – peut-être qu'il ou elle aurait deux ans aujourd'hui, et tituberait derrière les plus grands – aurait pu être le leur. Ils avaient rêvé, comme tous les parents, de la fortune double d'avoir des jumeaux. Ils

avaient essayé, bien sûr. Une fois l'implant d'Allison retiré, ils avaient passé nuit après nuit à essayer de concrétiser ce ticket, et si les parents déjà comblés leur souhaitaient bonne chance, ceux qui espéraient encore être tirés au sort priaient en silence pour une année blanche.

Sachant qu'ils n'avaient qu'un an, Allison et lui avaient convié la superstition dans leur vie, cherchant de l'aide de tous côtés. C'était des trucs – suspendre de l'ail au-dessus du lit, ce qui était censé accroître la fertilité ; placer deux pièces sous le matelas pour avoir des jumeaux ; un ruban rose dans les cheveux d'Allison, des taches de bleu sous les yeux d'Holston –, le tout ridicule, éperdu et drôle. Une seule chose aurait été plus folle : *ne pas* tout essayer, laisser de côté la moindre légende ou séance de spiritisme idiotes.

Mais cela ne devait jamais arriver. Avant même la fin de leur année, la loterie avait désigné un autre couple. Ça n'avait pas été faute d'essayer ; ç'avait été faute de temps. Faute, tout à coup, d'*épouse*.

Holston se détourna des jeux d'enfants et de la vue floue projetée sur le mur pour diriger ses pas vers son bureau, qui se trouvait entre la cafétéria et le sas du silo. En chemin, ses pensées se tournèrent vers la lutte dont tous ces lieux avaient été témoins, une lutte de fantômes qu'il avait dû revivre au quotidien ces trois dernières années. Et il savait que, s'il se tournait et scrutait ce vaste panorama sur le mur, cherchait à percer le flou des caméras voilées et de la crasse en suspension dans l'air, suivait ce pli sombre qui gravissait la colline, cette ride qui sur la dune terreuse traçait son chemin vers la ville lointaine, il pourrait distinguer sa silhouette paisible. Là, sur cette colline, on pouvait voir sa femme. Elle y reposait comme un rocher endormi, érodée par l'air et les toxines, les bras repliés sous la tête.

Peut-être.

Il était difficile de voir, de distinguer clairement, même à l'époque où le flou n'avait pas encore commencé à se reformer. Et d'ailleurs, il n'y avait pas grand-chose de fiable dans cette image. Il y avait même vraiment de quoi douter. Holston fit donc simplement le choix de ne pas regarder. Il traversa les lieux du combat fantomatique de sa femme, décor

de sa folie soudaine, à jamais habité de mauvais souvenirs, et pénétra dans son bureau.

— Tiens, regardez qui est tombé du lit, dit Marnes en souriant.

L'adjoint d'Holston referma l'un des tiroirs métalliques du classeur, dont les antiques jointures pleurèrent une note terne. Il souleva un mug fumant puis remarqua l'attitude solennelle de son supérieur.

— Tout va bien, chef ?

Holston hocha la tête. Il désigna le tableau de clés derrière le bureau :

— Cellule.

Le sourire de l'adjoint s'affaissa en une moue perplexe. Il posa le mug et se retourna pour décrocher la clé. Pendant qu'il avait le dos tourné, Holston frotta une dernière fois dans sa paume l'acier froid, anguleux, puis il plaqua l'étoile sur le bureau. Marnes se retourna et tendit la clé. Holston s'en saisit.

— Vous voulez que j'aille chercher le balai à franges ?

Marnes pointa le pouce vers la cafétéria dans son dos. Sauf arrestation, ils ne se rendaient dans la cellule que pour la nettoyer.

— Non.

Holston hocha la tête vers la cellule, invitant son adjoint à le suivre. Il tourna les talons, entendit la chaise crisser derrière le bureau lorsque Marnes se leva pour l'accompagner, et acheva son périple. La clé glissa sans peine dans la serrure. Bien fabriqué et bien entretenu, le mécanisme de la porte émit un claquement sec. Il y eut un grincement minimal des gonds, un pas déterminé, une poussée, et clac, ce fut la fin du supplice.

— Chef ?

Holston tendit la clé à travers les barreaux. Marnes la regarda, perplexe, mais sa paume s'avança pour l'accepter.

— Qu'est-ce qui se passe, chef ?

— Fais venir le maire, dit Holston.

Il laissa échapper un soupir, un souffle lourd qu'il retenait depuis trois ans.

— Dis-lui que je veux sortir.

2

La vue projetée dans la cellule n'était pas aussi floue que celle de la cafétéria et Holston passa son dernier jour dans le silo à considérer cette énigme. La caméra était-elle à l'abri du vent toxique, de ce côté ? Est-ce que chaque nettoyeur, condamné à mort, mettait davantage de soin à préserver la vue qui avait accompagné ses derniers instants ? Ou cet effort supplémentaire était-il un cadeau fait au *prochain* nettoyeur, qui lui aussi passerait son dernier jour dans cette cellule ?

Holston préférait la dernière explication. Elle lui faisait penser à sa femme avec nostalgie. Elle lui rappelait pourquoi il était là, du mauvais côté des barreaux, de son plein gré.

Alors que ses pensées se portaient vers Allison, il s'assit et fixa le monde mort que des peuples anciens avaient laissé. Ce n'était pas la meilleure vue sur le paysage qui environnait leur bunker enterré, mais ce n'était pas non plus la pire. Au loin, des collines basses, onduleuses, mettaient une jolie touche de brun, comme du jus de café contenant juste ce qu'il faut de lait de cochon. Le ciel, au-dessus des collines, était du même gris terne que celui de son enfance, et de l'enfance de son père, et de celle de son grand-père. Le seul trait mouvant du paysage, c'étaient les nuages. Ils planaient pleins et sombres au-dessus des collines. Ils erraient, libres, comme les bêtes en troupeau des albums illustrés.

La vue du monde mort occupait tout le mur de sa cellule, comme elle occupait tous ceux du dernier étage du silo, chacun présentant une partie différente des terres désolées et floues, toujours plus floues, qui s'étendaient dehors. Le petit

morceau de monde d'Holston partait du bout de son lit de camp, montait jusqu'au plafond, et s'étendait jusqu'au mur opposé, pour redescendre vers les toilettes. Et malgré le léger flou – comme si on avait huilé l'objectif – on avait l'impression de pouvoir partir en promenade dans ce décor, dans ce trou béant et engageant curieusement placé en face d'infranchissables barreaux de prison.

L'illusion, cependant, n'opérait qu'à une certaine distance. En se penchant plus près, Holston aperçut une poignée de pixels morts sur le gigantesque écran. Leur blanc uniforme contrastait avec les mille nuances de gris et de brun. D'une luminosité violente, chaque pixel (Allison les nommait les pixels "bloqués") était comme une fenêtre carrée ouvrant sur un lieu plus radieux, un trou gros comme un cheveu humain qui semblait inviter vers une réalité meilleure. À y regarder de plus près, on en voyait des dizaines. Holston se demanda si quelqu'un, dans le silo, savait les réparer, ou si on disposait des outils nécessaires à une tâche si délicate. Étaient-ils morts à jamais, comme Allison ? Finiraient-ils tous par mourir ? Holston imagina qu'un jour, la moitié des pixels seraient tout blancs, que, des générations plus tard, il n'en resterait que quelques gris et bruns, puis une dizaine à peine, et alors l'état du monde extérieur serait inversé, les gens du silo le croiraient en feu, prendraient les *vrais* pixels pour les points défectueux.

Ou était-ce Holston et son peuple qui se méprenaient en ce moment même ?

Derrière lui, quelqu'un s'éclaircit la gorge. Il se retourna et vit le maire Jahns de l'autre côté des barreaux, les mains croisées sur sa salopette. L'air grave, elle hocha la tête vers le lit de camp.

— Le soir, parfois, quand la cellule est vide et que vous et l'adjoint Marnes avez quitté votre service, je viens m'asseoir exactement au même endroit pour profiter de cette vue.

Holston tourna la tête pour embrasser du regard le paysage sans vie, terreux. Il n'était déprimant qu'en comparaison avec les images des livres pour enfants – les seuls à avoir survécu à l'insurrection. La plupart des gens doutaient des couleurs de ces livres, comme ils doutaient que les éléphants

mauves et les oiseaux roses aient jamais existé, mais Holston sentait qu'elles étaient plus vraies encore que l'image qu'il avait devant les yeux. Comme quelques autres, il éprouvait quelque chose de primitif et de profond lorsqu'il regardait ces pages usées éclaboussées de vert et de bleu. N'empêche, en regard de l'atmosphère suffocante du silo, cette vue grise et terreuse apparaissait comme une sorte de salut, comme le genre de grand air que les hommes étaient faits pour respirer.

— Ça paraît un peu plus clair ici, dit Jahns. La vue, je veux dire. Plus net.

Holston resta silencieux. Il regarda un morceau de nuage frisé se détacher et prendre une nouvelle direction, en un tourbillon de noirs et de gris.

— Ce soir, vous dînez ce que voulez, dit le maire. La tradition veut…

— Vous n'avez pas besoin de m'expliquer comment ça marche, l'interrompit Holston. J'ai servi son dernier repas à Allison ici même il y a seulement trois ans.

Il voulut faire tourner son alliance de cuivre autour de son doigt, oubliant qu'il l'avait laissée sur sa commode plusieurs heures auparavant.

— Trois ans, déjà, murmura Jahns pour elle-même.

Holston se tourna et la vit scruter les nuages affichés au mur.

— Déjà, oui, pourquoi, elle vous manque ? demanda-t-il d'un ton venimeux. Ou c'est le fait que le flou ait eu tant de temps pour se reformer qui vous ennuie ?

Le regard de Jahns croisa brièvement le sien, puis tomba vers le sol.

— Vous savez que je n'ai pas envie de ça, pour aucune vue au monde, dit-elle. Mais les règles sont les règles…

— Je ne blâme personne, dit Holston, tentant d'évacuer sa colère. Je connais les règles mieux que quiconque.

Sa main se retint de pointer vers son insigne, qu'il avait, comme son alliance, laissé derrière lui.

— Bon Dieu, j'ai passé la plus grande partie de ma vie à les faire respecter, même après avoir compris que c'était de la foutaise.

Jahns se racla la gorge.

— Eh bien, je ne vous demanderai pas pourquoi vous avez fait ce choix. Je me contenterai de supposer que vous seriez plus malheureux ici.

Holston croisa le regard du maire, vit le voile devant ses yeux avant qu'elle ait pu le dissiper. Elle paraissait plus mince que d'habitude, comique dans sa salopette qui bâillait. Les lignes de son cou et aux commissures de ses yeux étaient plus profondes que dans le souvenir d'Holston. Plus sombres. Et il se dit que la fêlure de sa voix était vraiment causée par le regret, pas seulement par son âge ou sa ration de tabac.

Soudain, Holston se vit à travers le regard de Jahns, en homme brisé assis sur un banc usé, le teint gris dans le halo pâle du monde mort derrière lui, et pareille vision lui donna le vertige. La tête lui tourna, comme si elle tâtonnait pour trouver quelque chose à quoi se raccrocher, quelque chose de raisonnable, quelque chose qui aurait du sens. On aurait dit un rêve, l'état d'inconfort auquel sa vie s'était trouvée réduite. Aucune des trois années passées ne lui semblait vraie. Plus rien ne lui semblait vrai.

Il se retourna vers l'ocre des collines. À la périphérie de son champ de vision, il crut voir un autre pixel mourir, devenir tout blanc. Une autre minuscule fenêtre s'était ouverte, une autre vue claire trouant une illusion dont il était venu à douter.

Demain sera mon salut, pensa-t-il violemment, même si je meurs, là-dehors.

— Je suis restée maire trop longtemps, dit Jahns.

Holston jeta un œil vers elle et vit ses mains ridées serrer l'acier froid des barreaux.

— Nos registres ne remontent pas aux commencements, vous savez, poursuivit-elle. Ils ne remontent que jusqu'à l'insurrection, il y a un siècle et demi, mais depuis cette date, je suis le maire qui a envoyé le plus de gens au nettoyage.

— Pardon d'être un fardeau, dit Holston d'un ton sec.

— Je n'y prends aucun plaisir. C'est tout ce que je veux dire. Vraiment aucun.

Holston embrassa l'énorme écran d'un grand geste.

— Mais demain soir, vous serez la première à regarder un coucher de soleil nettoyé, je me trompe ?

Il détesta s'entendre parler sur ce ton. Ce n'était pas à cause de sa mort, ou de sa vie, enfin de ce qui pouvait se produire après demain, qu'Holston était en colère, mais le sort qu'avait connu Allison l'emplissait encore de rancœur. Longtemps après les faits, il considérait toujours comme évitables ces événements inéluctables du passé.

— Demain, vous serez tous enchantés de la vue, dit-il, plus pour lui-même que pour le maire.

— C'est vraiment injuste, dit Jahns. La loi est la loi. Vous l'avez enfreinte. En toute connaissance de cause.

Holston regarda ses pieds. Jahns et lui laissèrent se former un silence. C'est le maire qui finit par le rompre.

— Vous n'avez pas encore menacé de *ne pas* le faire. Certains craignent que vous ne fassiez pas le nettoyage parce que vous n'agitez pas cette menace.

Holston rit.

— Ils seraient rassurés si je *ne voulais pas* nettoyer les capteurs ?

Il secoua la tête devant cette logique absurde.

— Tous ceux qui passent par cette cellule promettent qu'ils ne le feront pas, dit Jahns, et finalement ils le font. C'est le comportement auquel nous sommes tous habitués…

— Allison n'a jamais menacé de ne pas le faire, lui rappela Holston, mais il savait très bien ce qu'elle voulait dire. Il avait été le premier à penser qu'Allison n'essuierait pas les objectifs. Et à présent, il croyait comprendre ce qu'elle avait ressenti lorsqu'elle s'était retrouvée sur ce même banc. Il y avait plus important à considérer que le seul acte de nettoyer. La plupart de ceux qu'on envoyait dehors s'étaient fait prendre en infraction et se retrouvaient dans cette cellule, surpris de n'avoir plus que quelques heures à vivre. Un esprit de vengeance les animait lorsqu'ils disaient qu'ils n'allaient pas le faire. Mais Allison, et maintenant Holston, avaient de plus grands soucis. Nettoyer ou pas, la question était secondaire ; ils étaient arrivés ici parce que, aussi fou que ce soit, ils le voulaient. La seule chose qui les animait encore, c'était leur curiosité pour tout cela. Leurs interrogations sur le monde extérieur, par-delà le voile projeté des écrans muraux.

— Alors, vous comptez le faire ou non ? demanda Jahns sans détour, visiblement à bout.

— Vous l'avez dit vous-même, dit Holston en haussant les épaules. Tout le monde le fait. Il doit bien y avoir une raison, non ?

Il faisait semblant d'être indifférent, de ne pas s'intéresser au *pourquoi* ils nettoyaient, mais il avait passé la plus grande partie de sa vie, et en particulier les trois dernières années, à se tourmenter à ce sujet. Cette question le rendait fou. Et si refuser de répondre à Jahns faisait souffrir ceux qui avaient tué sa femme, il n'en serait pas fâché.

Anxieuse, Jahns promenait ses mains le long des barreaux.

— Puis-je leur dire que vous allez le faire ?

— Ou le contraire. Ça m'est égal. J'ai l'impression que pour eux ça revient au même.

Jahns ne répondit pas. Holston leva les yeux vers elle et elle lui fit un signe de tête.

— Si vous changez d'avis au sujet du repas, faites-le savoir à l'adjoint Marnes. Il passera la nuit derrière son bureau, comme le veut la tradition…

Elle n'avait pas besoin de le lui dire. Des larmes montèrent aux yeux d'Holston au souvenir de cette charge qui avait fait partie de ses fonctions. Il avait été de faction à ce bureau douze ans plus tôt, quand Donna Parkins avait été mise au nettoyage, et huit ans plus tôt, quand le tour de Jack Brent était venu. Enfin, trois ans plus tôt, il avait passé la nuit vautré par terre, cramponné aux barreaux, totalement effondré, quand le sort de sa femme avait été scellé.

Le maire Jahns se retourna pour partir.

— Au shérif, marmonna Holston avant qu'elle ne soit plus à portée de voix.

— Pardon ?

Jahns s'attarda de l'autre côté des barreaux, ses sourcils gris et broussailleux en suspension au-dessus de ses yeux.

— C'est le shérif Marnes, désormais, lui rappela Holston. Pas l'adjoint.

Jahns donna quelques petits coups sur les barreaux.

— Mangez quelque chose, dit-elle. Et je n'aurai pas l'impudence de vous suggérer de dormir un peu.

3

Trois ans plus tôt.

— Non mais c'est une *blague*, dit Allison. Chéri, écoute ça. C'est pas croyable. Tu savais qu'il y avait eu *plusieurs* insurrections ?

Holston leva les yeux du dossier ouvert sur ses genoux. Autour de lui, des tas de papiers épars couvraient le lit comme une courtepointe – des piles et des piles de vieux dossiers à trier et de nouvelles plaintes à traiter. Allison était assise à son petit bureau, au pied du lit. Ils habitaient l'un des appartements du silo qui n'avait été redivisé que deux fois au fil du temps. On pouvait encore s'y autoriser le luxe d'avoir un bureau, ou un grand lit au lieu de lits superposés.

— Comment j'aurais pu savoir ça ? répondit-il.

Sa femme se retourna et replaça une mèche de cheveux derrière son oreille. Holston toqua du coin de son dossier contre l'écran de l'ordinateur.

— Tu passes tes journées à mettre au jour des secrets vieux de plusieurs centaines d'années, et tu voudrais que je les connaisse avant toi ?

Elle tira la langue.

— C'était une façon de parler. Je t'informais. Et ça n'a pas l'air d'éveiller ta curiosité. Tu as entendu ce que je viens de dire ?

Holston haussa les épaules.

— Je n'ai jamais pensé que l'insurrection que nous connaissons était la première – seulement la plus récente. Si mon travail

m'a appris une chose, c'est qu'un crime ou une émeute ne sont jamais très originaux.

Il attrapa un dossier à côté de son genou.

— Ça, tu crois que c'est le premier voleur d'eau que le silo ait connu ? Ou que ce sera le dernier ?

La chaise d'Allison crissa sur le carrelage lorsqu'elle se tourna pour faire face à Holston. Sur le bureau, derrière elle, le moniteur projetait l'éclat faible des bribes de données qu'elle avait extraites des vieux serveurs du silo, vestiges d'informations supprimées depuis longtemps et écrasées à d'innombrables reprises. Holston ne comprenait toujours pas comment fonctionnait le processus de récupération, ni pourquoi quelqu'un d'assez intelligent pour le comprendre était assez bête pour l'aimer, lui, mais il acceptait que les deux soient vrais.

— Je suis en train de reconstituer une série de vieux rapports, expliqua-t-elle. S'ils disent vrai, ça signifie que quelque chose comme notre vieille insurrection se produisait régulièrement. Une fois par génération, ou quelque chose comme ça.

— Il y a beaucoup de choses qu'on ne sait pas sur les temps anciens, dit Holston.

Il se frotta les yeux et pensa à toute la paperasserie qu'il n'était pas en train d'expédier.

— Peut-être qu'ils n'avaient pas de système pour nettoyer les capteurs, tu sais ? poursuivit-il. Je parie qu'à l'époque, la vue là-haut devenait de plus en plus floue, jusqu'au jour où ça les rendait fous, alors il y avait un genre de révolte, et finalement ils en bannissaient quelques-uns pour régler le problème. Ou c'était peut-être une façon naturelle de contrôler la population avant la loterie.

Allison secoua la tête.

— Je ne crois pas. Je commence à me dire que…

Elle s'interrompit et regarda les papiers étalés autour de son mari. La vue de toutes les transgressions consignées sembla la conduire à peser ses mots avec soin.

— Je ne suis pas en train de porter un jugement, de dire que quelqu'un avait raison ou tort ou rien de ce genre. Mais il est possible que les serveurs n'aient pas été effacés par les rebelles lors de l'insurrection. En tout cas pas comme on nous l'a toujours raconté.

Ces mots éveillèrent l'intérêt d'Holston. Le mystère des serveurs vierges, du passé vide de leurs ancêtres, les hantait tous. L'histoire de l'effacement n'était qu'une vague légende. Il referma le dossier sur lequel il travaillait et le posa à côté de lui.

— Tu penses que c'était dû à quoi ? Un accident ? Un incendie, une coupure d'électricité ?

Il énumérait les théories les plus courantes. Allison fronça les sourcils.

— Non.

Elle baissa la voix et jeta un regard nerveux autour d'elle.

— Je pense que c'est *nous* qui avons effacé les disques durs. Je veux dire, nos ancêtres, pas les insurgés.

Elle se retourna et se pencha vers le moniteur pour parcourir du doigt une série de chiffres qu'Holston n'arrivait pas à lire d'où il était.

— Vingt ans, dit-elle. Dix-huit. Vingt-quatre.

Son doigt couinait en glissant sur l'écran.

— Vingt-huit. Seize. Quinze.

Holston se fraya un chemin à travers la paperasse qu'il avait à ses pieds, remettant les dossiers en tas pour pouvoir s'approcher du bureau. Il s'assit au bout du lit, prit sa femme par le cou et regarda l'écran par-dessus son épaule.

— C'est des dates ?

Elle hocha la tête.

— À peu près tous les vingt ans, il y a une révolte majeure. Ce rapport les a cataloguées. C'était l'un des fichiers détruits au cours de la dernière insurrection. *Notre* insurrection.

Elle disait "notre" comme si l'un d'eux ou de leurs amis avait été en vie à l'époque. Mais Holston comprenait ce qu'elle voulait dire. C'était l'insurrection dans l'ombre de laquelle ils avaient grandi, celle qui semblait les avoir engendrés – le grand conflit qui avait plané sur leur enfance, sur leurs parents et leurs grands-parents. C'était l'insurrection qui nourrissait les messes basses et les regards en coin.

— Et qu'est-ce qui te fait croire que c'était nous, que l'effacement des serveurs venait du bon camp ?

Elle se tourna à demi, arborant un sourire amer :

— Qu'est-ce qui te fait croire que nous sommes le bon camp ?

Holston se raidit. Il retira sa main de la nuque d'Allison.

— Ne commence pas. Ne dis rien qui pourrait…

— Je plaisante, dit-elle, mais ce n'était pas un sujet de plaisanterie, on était à deux doigts de la trahison, du *nettoyage*. Ma théorie est la suivante, s'empressa-t-elle d'ajouter, insistant sur le mot *théorie*. On a des perturbations générationnelles, OK ? Sur une centaine d'années, j'entends, peut-être plus. C'est réglé comme une pendule.

Elle pointa le doigt vers les dates.

— Mais ensuite, durant la grande insurrection – la seule dont nous avions connaissance jusqu'ici – quelqu'un a effacé les serveurs. Ce qui, je peux te le dire, n'est pas aussi facile que d'appuyer sur quelques boutons ou d'allumer un feu. Il y a des sauvegardes et des sauvegardes de sauvegardes. Ça demanderait un effort concerté, pas un accident ni un travail fait à la hâte ou un simple sabotage…

— Tout ça ne te dit pas qui est responsable, fit remarquer Holston.

Sa femme était une experte en informatique, aucun doute là-dessus, mais jouer les détectives n'était pas le domaine d'Allison, c'était le sien.

— Ce qui me dit quelque chose, poursuivit-elle, c'est qu'il y a eu des soulèvements à chaque génération pendant tout ce temps, mais pas un seul *depuis*.

Allison se retint d'en dire plus. Holston se redressa, jeta un regard dans la pièce et laissa cette remarque faire son chemin. Sa femme lui apparut soudain en détective, le poussant de son fauteuil de shérif et prenant sa place.

— Si je te suis bien…

Il se frotta le menton et considéra bien la question.

— Si je te suis bien quelqu'un aurait effacé notre histoire afin de nous empêcher de la répéter ?

— Ou pire.

Elle prit la main de son mari et la serra entre les siennes. Le sérieux de son visage s'était accentué pour se faire plus grave.

— Et si la raison des révoltes s'était trouvée là, sur les disques durs ? Si une partie de notre histoire connue, ou des données

de l'extérieur, ou peut-être le fait de savoir ce qui avait conduit les gens à s'installer ici il y a très longtemps – si ces informations avaient fait peser je ne sais quelle pression qui faisait que les gens perdaient la tête, ou ne supportaient plus d'être enfermés, ou voulaient simplement *sortir* ?

Holston secoua la tête.

— Je ne veux pas que tu aies ce genre de pensées, dit-il pour la mettre en garde.

— Je ne dis pas qu'ils avaient raison de perdre la boule, dit-elle, redevenant prudente. Mais à la lumière de ce que j'ai reconstitué jusqu'ici, c'est ma théorie.

Holston regarda le moniteur d'un air méfiant.

— Tu ne devrais peut-être pas faire ça. Je ne sais même pas *comment* tu fais, mais tu ne devrais peut-être pas.

— Chéri, les infos sont là. Si je ne reconstitue pas le puzzle maintenant, quelqu'un le fera un jour ou l'autre. On ne peut pas refermer le couvercle sur la marmite comme si de rien n'était.

— Comment ça ?

— J'ai déjà publié un livre blanc sur la récupération des fichiers supprimés et écrasés. Le reste du DIT le fait circuler pour aider les gens qui jettent par accident des trucs dont ils avaient besoin.

— Je crois quand même que tu devrais arrêter. Ce n'est pas une bonne idée. Je ne vois pas ce que ça peut apporter de bon…

— Tu ne vois pas ce que la vérité peut apporter de bon ? La vérité est toujours bonne à savoir. Et mieux vaut que ce soit nous qui la découvrions plutôt que quelqu'un d'autre, non ?

Holston regarda ses dossiers. Cela faisait cinq ans qu'on n'avait envoyé personne au nettoyage. La vue du monde extérieur se dégradait chaque jour et, en tant que shérif, il sentait monter la pression : il fallait trouver quelqu'un. Elle grandissait, s'accumulant comme de la vapeur dans le silo, prête à provoquer un dégagement. Quand ils pensaient que le moment approchait, les gens devenaient nerveux. C'était comme une prophétie autoréalisatrice, quelqu'un finissait par être à cran et par commettre une folie ou tenir un propos regrettable, par se retrouver dans une cellule à contempler la vue floue de son dernier coucher de soleil.

Holston passait en revue les dossiers étalés autour de lui en espérant y trouver quelque chose. Il était prêt à envoyer un homme à la mort dès demain si cela pouvait faire retomber la pression. Sa femme était en train de donner des coups d'aiguille dans un ballon trop plein, et Holston voulait le dégonfler avant qu'elle appuie trop fort.

4

Aujourd'hui.

Holston était assis sur le banc d'acier esseulé du sas, le cerveau engourdi par le manque de sommeil et l'assurance de ce qui l'attendait. À genoux devant lui, Nelson, le chef du labo de nettoyage, lui passait une jambe de la combinaison de protection au pied.

— On a joué sur les joints d'étanchéité et on a pulvérisé une seconde couche d'enduit, disait Nelson. Ça devrait vous donner plus de temps que personne n'en a jamais eu.

Holston comprit soudain ce qu'on lui disait et se rappela quand il avait regardé sa femme procéder à son nettoyage. L'étage supérieur du silo, avec ses grands écrans qui montraient le monde extérieur, était généralement désert dans ces moments. Les gens de l'intérieur ne supportaient pas de voir ce qu'ils avaient fait – ou peut-être qu'ils avaient envie de monter et de profiter d'une belle vue sans avoir à connaître le prix à payer. Mais Holston avait regardé ; la question ne s'était même pas posée. Il ne voyait pas le visage d'Allison à travers le masque argenté de son casque, il ne voyait pas ses bras minces à travers l'épaisse combinaison alors qu'elle frottait encore et encore avec ses tampons de laine, mais il reconnaissait sa démarche, ses manières. Il l'avait regardée achever sa tâche, prendre le temps de bien faire, puis reculer un peu, regarder la caméra une toute dernière fois, lui faire signe, et se retourner pour partir. Comme d'autres avant elle, elle s'était rendue à pas lourds vers une colline voisine et s'était mise à la gravir, crapahutant

vers les flèches délabrées de cette ville antique, croulante, qui émergeait à peine de l'horizon. Pendant tout ce temps, Holston n'avait pas bougé. Même lorsqu'elle était tombée sur le flanc de la colline, agrippant son casque, se convulsant sous l'effet des toxines qui attaquèrent d'abord la couche d'enduit, puis la combinaison, et finalement sa femme, il n'avait pas bougé.

— L'autre.

Nelson lui tapa sur la cheville. Holston leva la jambe afin de permettre au technicien de retrousser le reste de la combinaison sur son tibia. Regardant ses mains, la sous-combinaison de carbone noire qu'il portait contre sa peau, Holston l'imagina en train de se détacher de son corps, de se décoller comme des écailles de cambouis séché du tuyau d'une génératrice, tandis que le sang jaillirait de ses pores et formerait des flaques dans sa combinaison sans vie.

— Si vous voulez bien attraper la barre pour vous lever…

Nelson le guidait pas à pas dans une procédure à laquelle il avait déjà assisté à deux reprises. Une fois pour Jack Brent, qui s'était montré agressif et hostile jusqu'à la fin, le forçant à rester en faction près du banc. Et une fois pour sa femme, qu'il avait regardée se préparer à travers le petit hublot du sas. Holston savait ce qu'il devait faire pour avoir regardé ces deux prédécesseurs, mais il avait quand même besoin qu'on le lui dise. Son esprit était ailleurs. Il tendit les bras, attrapa la barre qui pendait comme un trapèze au-dessus de lui et se hissa sur ses jambes. Nelson saisit les deux pans de la combinaison et les tira vivement sur la taille d'Holston. Deux manches vides pendaient de part et d'autre.

— Bras gauche ici.

Holston obéit, détaché. Il était surréaliste de se trouver cette fois de l'autre côté de cette marche à la mort machinale du condamné. Holston s'était souvent demandé pourquoi les gens obtempéraient, suivaient les instructions. Même Jack Brent avait fait ce qu'on lui avait dit, malgré toutes ses injures, sa violence verbale. Allison, elle, avait obéi en silence, comme lui à cet instant, songea Holston en enfilant une manche puis l'autre. La combinaison prit forme et Holston se dit que les gens l'acceptaient peut-être parce qu'ils n'arrivaient pas à croire

que c'était en train de se produire. Rien de tout cela n'était suffisamment réel pour susciter la révolte. La part animale de son esprit n'était pas faite pour ça, être calmement menée vers une mort dont il était parfaitement conscient.

— Tournez-vous.

Il se tourna.

Il y eut une petite saccade au bas de son dos puis un grand bruit de fermeture éclair jusqu'à son cou. Une autre saccade, une autre fermeture. Deux couches de futilité. Le crissement du velcro industriel par-dessus. Tapotements et doubles vérifications. Holston entendit le casque caverneux glisser de son étagère ; il s'entraîna à plier ses doigts boudinés dans les gants pendant que Nelson vérifiait le fonctionnement de l'appareillage du dôme.

— Revoyons encore une fois la procédure.

— Ce n'est pas nécessaire, dit doucement Holston.

Nelson jeta un œil vers la porte du sas. Holston n'eut pas besoin de regarder pour savoir que quelqu'un devait les surveiller.

— Faites ça pour moi, dit Nelson. Je suis obligé de suivre chaque étape à la lettre.

Holston acquiesça, mais il savait qu'il n'y avait pas de "lettre". De toutes les traditions orales ésotériques qui se transmettaient dans le silo de génération en génération, aucune n'atteignait le degré de hiératisme qu'y mettaient les fabricants de combinaisons et les techniciens du nettoyage. Tout le monde les laissait faire. Les nettoyeurs avaient beau exécuter l'acte physique, c'étaient les techniciens qui le rendaient possible. C'étaient bien ces hommes et ces femmes qui entretenaient la vue sur le monde plus vaste qui s'étendait par-delà l'enceinte étouffante du silo.

Nelson posa le casque sur le banc.

— Vos brosses se trouvent ici.

Il tapota les tampons de laine accrochés à l'avant de la combinaison. Holston en arracha un à grand bruit, examina les spires et volutes de la matière rêche, et le recolla.

— Deux giclées de la bouteille de détergent avant de frotter avec le tampon de laine, puis vous séchez avec ce chiffon et vous appliquez les films ablatifs à la toute fin.

Il tapota dans l'ordre sur chacune des poches, quand bien même elles étaient clairement légendées, numérotées – à l'envers pour être lisibles par Holston – et différenciées par un code couleur.

Holston hocha la tête et croisa le regard du technicien pour la première fois. Il fut surpris d'y lire de la peur, une peur qu'il avait appris à déceler dans l'exercice de son métier. Il faillit demander à Nelson ce qui n'allait pas, avant de saisir : l'homme était inquiet que toutes ces instructions soient vaines, qu'Holston – comme les habitants du silo le craignaient chaque fois d'un nettoyeur – parte directement sans s'acquitter de son devoir. Sans nettoyer pour ces gens dont les règles, qui proscrivent de rêver d'un monde meilleur, lui avaient valu d'être condamné. Ou bien Nelson craignait-il que l'équipement coûteux, en peine et en ressources, que lui et son équipe avaient élaboré à partir des secrets et techniques hérités de bien avant l'insurrection, quitte le silo pour aller pourrir inutilement ?

— Ça va comme ça ? demanda Nelson. Rien qui serre trop ?

Holston promena son regard dans le sas. Ma vie me serre trop, avait-il envie de dire. Ma peau me serre trop. Les murs me serrent trop.

Il se contenta de secouer la tête.

— Je suis prêt, murmura-t-il.

C'était la vérité. Une vérité étrange, mais Holston était vraiment prêt à partir.

Et tout à coup, il se rappela combien sa femme avait été prête, elle aussi.

5

Trois ans plus tôt.

— Je veux sortir. Je veux sortir. Jeveuxsortir.

Holston surgit en trombe dans la cafétéria. Sa radio braillait encore, c'était l'adjoint Marnes, il était question d'Allison. Holston n'avait même pas pris le temps de répondre, il s'était rué dans l'escalier et avait avalé les trois étages pour se rendre sur les lieux.

— Qu'est-ce qui se passe ? demanda-t-il.

Il se fraya un chemin à travers l'attroupement qui s'était formé à la porte et découvrit sa femme en train de se tordre sur le sol, maintenue par Connor et deux autres employés de la cafétéria.

— Lâchez-la !

Il fit valser leurs mains des jambes de sa femme et faillit recevoir une botte dans le menton en guise de récompense.

— Calme-toi, dit-il.

Il attrapa les poignets d'Allison qui se débattait pour échapper à l'emprise désespérée des deux adultes.

— Bon sang, chérie, mais qu'est-ce qui se passe ?

— Elle était en train de se ruer vers le sas, dit Connor entre deux grognements d'effort.

Percy immobilisa les deux pieds d'Allison qui leur lançait des coups, et Holston ne fit rien pour l'en empêcher. Il comprenait maintenant pourquoi trois hommes n'étaient pas de trop. Il se pencha tout près d'elle, s'assura qu'elle le voyait. Elle avait les yeux fous et lui jetait des regards à travers un rideau de cheveux dépeignés.

— Allison, ma chérie, il faut que tu te calmes.

— Je veux sortir. Je veux sortir.

Sa voix s'était adoucie, mais les mots n'en continuaient pas moins à se déverser.

— Ne dis pas ça.

Des frissons parcouraient le corps d'Holston au son de ces mots terribles. Il prit ses joues.

— Chérie, ne dis pas ça !

Mais, dans un choc soudain, une part de lui sut ce que ça signifiait. Il sut qu'il était trop tard. Les autres avaient entendu. Tout le monde avait entendu. Sa femme avait signé son propre arrêt de mort.

La pièce se mit à tourner autour de lui alors qu'il suppliait Allison de se taire. C'était comme s'il arrivait sur les lieux d'un accident horrible – un malheur à l'atelier d'usinage – et découvrait un être cher parmi les blessés. Le découvrait en vie, en train de lutter, tout en sachant au premier regard que la blessure était mortelle.

Holston sentit des larmes chaudes lui ruisseler sur les joues alors qu'il tentait de dégager le front d'Allison. Les yeux de sa femme finirent par trouver les siens, cessèrent leur va-et-vient fébrile pour se river sur lui, conscients. Et pendant un instant, juste une seconde, avant qu'il puisse se demander si elle avait été droguée ou victime d'une quelconque agression, une étincelle de lucidité calme s'y refléta, une lueur de raison, de froid calcul. Mais elle fut chassée et le regard d'Allison était redevenu fou lorsqu'elle se remit à supplier qu'on la laisse sortir.

— Soulevez-la, dit Holston.

Ses yeux d'époux étaient inondés de larmes alors qu'il autorisait le shérif consciencieux qu'il était aussi à intervenir. Il n'y avait rien d'autre à faire que l'arrêter, au moment où il ne désirait rien tant qu'assez d'espace pour hurler.

— Par ici, dit-il à Connor qui avait passé ses mains sous les épaules remuantes d'Allison.

Il hocha la tête en direction de son bureau et de la cellule adjacente. Juste après, au bout du couloir, la peinture jaune vif de la grande porte du sas se détachait, sereine et menaçante, patiente et silencieuse.

Dès qu'elle fut dans la cellule, Allison se calma. Elle s'assit sur le banc, ayant cessé de se débattre et de déblatérer, comme si elle s'était seulement arrêtée ici pour se reposer et profiter de la vue. C'était Holston, maintenant, qui s'agitait, anéanti. Il faisait les cent pas devant les barreaux en sanglotant des questions qui restaient sans réponse, pendant que le maire et l'adjoint Marnes se chargeaient de la procédure à sa place. Tous deux traitaient et Allison et son mari comme des patients. Et même si l'horreur de la demi-heure écoulée étourdissait Holston, à l'arrière de son cerveau de shérif, toujours à l'écoute des tensions croissantes du silo, il avait la conscience diffuse du choc et des rumeurs qui se répercutaient à travers les murs de béton armé. L'énorme pression contenue dans les lieux chuintait maintenant par les jointures, en chuchotements.

— Mon ange, il faut que tu me parles, l'implora-t-il encore et encore.

Il cessa ses va-et-vient et se cramponna aux barreaux. Allison lui tournait le dos. Elle contemplait l'écran mural, les collines brunes, le ciel gris et les nuées sombres. De temps à autre, elle levait la main pour chasser les cheveux de son visage, mais à part ça elle ne faisait pas un geste, ne disait pas un mot. Il n'y avait qu'au moment où Holston avait introduit sa clé dans la serrure, une fois qu'ils avaient réussi à la faire entrer et à refermer la porte, qu'elle avait prononcé un simple *"Non"* qui l'avait convaincu de retirer sa clé.

Tandis qu'il implorait et qu'elle se taisait, les manœuvres en vue du nettoyage imminent tournoyaient dans le silo. Le couloir résonnait des voix des techniciens qui ajustaient et apprêtaient une combinaison. Une panoplie de nettoyage était rassemblée dans le sas. Une bonbonne sifflait alors qu'on remplissait d'argon les chambres d'assainissement. Ce branle-bas grondait sporadiquement jusqu'à la cellule où Holston ne quittait pas sa femme des yeux. Des techniciens en grande conversation se faisaient muets comme des tombes lorsqu'ils passaient devant la porte ; on aurait dit que, en sa présence, ils arrêtaient même de *respirer*.

Les heures se succédaient et Allison refusait de parler – comportement qui fit sensation dans le silo. Holston passa toute

la journée à sangloter à travers les barreaux, l'esprit ravagé par la douleur et la confusion. La destruction de tout ce qu'il connaissait s'était produite en un instant. Il essaya de trouver un sens à tout ça alors qu'Allison restait assise dans la cellule à contempler le paysage lugubre, apparemment contente de sa situation, pourtant bien pire, de nettoyeuse.

Finalement, c'est à la nuit tombée qu'elle se mit à parler, après avoir silencieusement refusé son dernier repas une dernière fois, après que les techniciens eurent terminé dans le sas, eurent refermé la porte jaune et se furent retirés pour une nuit blanche. Après que l'adjoint Marnes eut pris congé, non sans être venu deux fois tapoter Holston sur l'épaule. Des heures après, lui sembla-t-il, alors qu'il n'était pas loin de s'évanouir d'épuisement d'avoir tant pleuré et d'avoir protesté à s'en briser la voix, longtemps après la disparition du soleil voilé derrière les collines qu'on voyait du salon et de la cafétéria – les collines qui masquaient le reste de cette ville lointaine, croulante. Dans le noir presque complet de la cellule, Allison murmura quelque chose de presque inaudible :

— Ce n'est pas réel.

Du moins c'est ce qu'Holston *crut* entendre. Il tressaillit.

— Chérie ?

Il saisit les barreaux et se releva sur ses genoux.

— Mon ange, murmura-t-il, essuyant ses joues encroûtées de larmes séchées.

Elle se retourna. C'était comme si le soleil se ravisait et remontait derrière les collines. La voir réagir lui donna de l'espoir. Ce sentiment l'étreignit et l'amena à penser que tout cela n'avait été qu'une maladie, une fièvre, le docteur pourrait rédiger un mot d'excuse pour l'exonérer des paroles prononcées. Elle n'avait jamais rien pensé de tout cela. Elle était sauvée rien qu'en s'y arrachant, et Holston était sauvé rien qu'en la voyant se retourner vers lui.

— Rien de ce que tu vois n'est réel, dit-elle doucement.

Elle paraissait physiquement calme alors même que sa folie se poursuivait, que des mots interdits la condamnaient.

— Viens me parler, dit Holston.

Il lui fit signe de s'approcher des barreaux. Allison secoua la tête. Elle tapota le mince matelas du lit de camp tout près d'elle.

Holston regarda l'heure. Les horaires de visite étaient passés depuis longtemps. On pouvait l'envoyer au nettoyage rien que pour ce qu'il s'apprêtait à faire.

La clé entra dans la serrure sans une hésitation.

Un clic métallique retentit, outrageusement fort.

Holston entra dans la cellule de son épouse et s'assit à côté d'elle. C'était une torture de ne pas la toucher, de ne pas la porter ou l'entraîner en lieu sûr, la ramener dans leur lit où ils pourraient faire semblant que tout cela n'était qu'un mauvais rêve.

Mais il n'osa pas faire un geste. Il resta assis à se tordre les mains tandis qu'elle murmurait :

— Rien ne dit que ce soit réel. Que rien de tout cela ne soit réel.

Elle regardait l'écran. Holston se pencha si près d'elle qu'il sentit la transpiration séchée après les débattements de la journée.

— Chérie, qu'est-ce qui se passe ?

L'haleine de ses mots fit trembler les cheveux d'Allison. Elle tendit la main et toucha l'image qui s'assombrissait, tâtant les pixels.

— Ça pourrait très bien être le matin et nous n'en saurions rien. Il pourrait très bien y avoir des gens dehors.

Elle se retourna et le regarda.

— Ils pourraient être en train de nous observer, dit-elle avec un grand sourire sinistre.

Holston soutint son regard. Elle ne semblait pas folle du tout, pas comme un peu plus tôt. Ses *paroles* étaient folles, mais elle n'avait pas l'air de l'être.

— Où as-tu pêché cette idée ?

Il pensait le savoir mais demandait malgré tout.

— As-tu trouvé quelque chose sur les disques durs ?

On lui avait dit qu'elle avait couru droit du labo au sas, proférant déjà ses folies. Il s'était passé quelque chose au travail.

— Qu'as-tu trouvé ?

— Il y a plus de choses effacées que ce qui l'a été pendant l'insurrection, murmura-t-elle. Il fallait s'en douter. Tout est effacé. Toutes les données récentes aussi.

Elle rit. Soudain sa voix s'éleva et son regard se brouilla.

— Des e-mails que tu ne m'as jamais envoyés, je parie !

— Chérie.

Holston osa avancer ses mains vers celles d'Allison et elle ne les retira pas. Il les prit dans les siennes.

— Qu'as-tu trouvé ? Était-ce un mail ? De qui ?

Elle secoua la tête.

— Non. J'ai découvert les programmes qu'ils utilisent. Ceux qui produisent sur les écrans des images si *réelles*.

Elle redirigea son regard vers la nuit, qui tombait plus vite.

— Le département d'infotechnologie, dit-elle. Le DIT. C'est eux. Ils *savent*. C'est un secret qu'eux seuls connaissent.

Elle secoua la tête.

— Quel secret ? demanda Holston.

Il ne parvenait pas à savoir si ce qu'elle disait était absurde ou crucial. Tout ce qu'il savait, c'est qu'elle parlait.

— Mais à présent je sais. Et tu sauras aussi. Je reviendrai te chercher, je le jure. Ça se passera autrement cette fois. Nous allons briser le cycle, toi et moi. Je vais revenir et nous franchirons cette colline ensemble.

Elle rit.

— S'il y a une colline, dit-elle en élevant la voix. Si cette colline est là et qu'elle est verte, nous la franchirons ensemble.

Elle se tourna vers lui.

— Il n'y a pas d'insurrection, pas vraiment, juste une fuite progressive. La fuite des gens qui savent, qui veulent sortir.

Elle sourit.

— Ils obtiennent exactement ce qu'ils demandent. Je sais pourquoi ils nettoient, pourquoi ils disent qu'ils ne le feront pas mais changent d'avis. Je le sais. Je sais. Et ils ne reviennent jamais, ils attendent, attendent, attendent, mais pas moi. Je reviendrai aussitôt. Ça se passera autrement.

Holston serra les mains d'Allison. Des larmes lui ruisselaient des joues.

— Ma chérie, pourquoi tu fais ça ?

Il sentait qu'elle voulait s'expliquer, maintenant que le silo était plongé dans l'ombre et qu'ils étaient seuls.

— Je sais pour les insurrections, dit-elle.

Holston hocha la tête.

— Je sais. Tu m'as dit. Il y en a eu d'autres…

— Non.

Allison s'écarta de lui, mais c'était seulement pour pouvoir le regarder dans les yeux. Elle n'avait plus cet œil hagard qu'elle avait eu plus tôt.

— Holston, je sais pourquoi il y a eu des insurrections. Je sais *pourquoi*.

Elle se mordit la lèvre. Holston attendit, crispé.

— À chaque fois c'était à cause de ce doute, de ce soupçon que les choses n'étaient pas aussi mauvaises qu'elles semblaient là-dehors. Tu as déjà eu ce sentiment, non ? Que nous pourrions être *n'importe où*, en train de vivre un mensonge ?

Holston se garda bien de répondre, ou même de tiquer. Aborder ce sujet conduisait au nettoyage. Il resta là figé, à attendre.

— C'étaient sûrement les jeunes, dit Allison. Tous les vingt ans ou quelque chose comme ça. Je pense qu'ils avaient envie d'aller voir plus loin, d'explorer. Tu ne ressens jamais ce besoin ? Tu ne le ressentais pas quand tu étais plus jeune ?

Son regard se fit vague.

— Ou c'étaient peut-être les couples, les jeunes mariés, qui devenaient fous quand on leur disait qu'ils ne pouvaient pas avoir d'enfants dans ce fichu monde limité. Peut-être qu'ils étaient prêts à tout risquer pour avoir cette chance…

Ses yeux fixèrent quelque chose au loin. Peut-être voyait-elle ce ticket de loterie qu'il leur restait à concrétiser et qu'ils ne concrétiseraient jamais. Elle regarda à nouveau Holston. Il se demandait s'il pouvait être envoyé au nettoyage rien que pour son silence, pour ne lui avoir pas hurlé de se taire alors qu'elle prononçait chacun des grands mots interdits.

— Et c'étaient peut-être même les personnes âgées, dit-elle, enfermées depuis trop longtemps, n'ayant plus peur de rien dans leurs dernières années, désirant peut-être s'exiler pour laisser la place aux autres, à leurs rares et précieux petits-enfants.

Mais peu importe, peu importe qui c'était, ce qui compte, c'est que chaque insurrection s'est produite à cause de ce doute, de ce sentiment, que *nous* sommes au mauvais endroit, *ici*.

Son regard balaya la cellule.

— Tu ne peux pas dire ça, chuchota Holston. C'est l'infraction suprême…

Allison hocha la tête.

— Exprimer tout désir de s'en aller. Oui. L'infraction suprême. Tu ne comprends pas pourquoi ? Pourquoi c'est interdit ? Parce que toutes les insurrections sont parties de ce désir, voilà pourquoi.

— On récolte ce qu'on demande, récita Holston, des mots qu'on lui avait entrés dans le crâne depuis l'enfance. Ses parents l'avaient averti – lui leur cher, leur seul enfant –, il ne devait jamais avoir envie de sortir. Il ne devait même pas le *penser*. Ne laisse pas cette idée te passer par l'esprit. C'était mourir sur-le-champ, cette pensée, c'était détruire leur seul et unique fils.

Il regarda sa femme. Il ne comprenait toujours pas sa folie, cette décision. Elle avait découvert des programmes supprimés qui donnaient un air de réalité à des mondes sur écran, et alors ? Qu'est-ce que ça voulait dire ? Pourquoi faire ça ?

— Pourquoi ? lui demanda-t-il. Pourquoi de cette façon ? Pourquoi ne m'en as-tu pas parlé ? Il y a forcément un meilleur moyen de découvrir ce qui se passe. On pourrait commencer par dire aux gens ce que tu trouves sur ces disques…

— Et déclencher la prochaine grande insurrection ?

Elle éclata de rire. Une partie de sa folie subsistait, ou peut-être était-ce simplement une intense frustration, une colère bouillante. Peut-être qu'une grande trahison, à l'œuvre depuis des générations, l'avait poussée à bout.

— Non merci, dit-elle, son rire se calmant. J'ai effacé tout ce que j'ai trouvé. Je ne veux pas qu'ils sachent. Tant pis pour eux s'ils restent ici. Je reviendrai uniquement pour *toi*.

— On n'en revient pas, lança Holston avec colère. Tu crois que les bannis sont encore là, dehors ? Tu crois qu'ils ont fait le choix de ne pas revenir parce qu'ils avaient le sentiment de nous avoir trahis ?

— Pourquoi crois-tu qu'ils font le nettoyage ? demanda Allison. Pourquoi prennent-ils leur tampon de laine et se mettent-ils à la tâche sans l'ombre d'une hésitation ?

Holston soupira. Il sentait sa colère s'épuiser.

— Personne ne sait pourquoi.

— Mais *à ton avis* ?

— Nous en avons déjà parlé, dit-il. Combien de fois avons-nous déjà eu cette discussion ?

Il était persuadé que tous les couples se chuchotaient leurs théories lorsqu'ils étaient entre eux. Il regarda par-delà Allison en se remémorant ces moments. Il regarda le mur et la position de la lune lui indiqua combien la nuit était avancée. Leur temps était compté. Demain, sa femme ne serait plus là. Cette pensée simple revenait souvent, comme des éclairs tombant de nuées d'orage.

— Tout le monde a des théories, dit-il. Nous avons partagé les nôtres des milliers de fois. Profitons seulement…

— Mais tu as de nouveaux éléments, à présent.

Elle lui lâcha la main et se dégagea le front.

— Toi et moi avons de nouveaux éléments, et à présent tout fait sens. Parfaitement sens. Et demain j'en aurai le cœur net.

Allison sourit. Elle tapota la main d'Holston comme si c'était un enfant.

— Et un jour, mon amour, tu sauras, toi aussi.

6

Aujourd'hui.

La première année sans Allison, Holston l'avait passée à attendre, croyant aux folies de sa femme, se défiant de la vue de son corps sur cette colline, espérant son retour. Il avait passé le premier anniversaire de sa mort à récurer la cellule, à laver la porte jaune du sas et à guetter un bruit, un toc-toc qui aurait voulu dire que le fantôme de sa femme était revenu pour le libérer.

Ne voyant rien venir, il avait commencé à envisager l'autre solution : sortir et aller la chercher. Il avait passé suffisamment de jours, de semaines, de mois à parcourir le contenu de son ordinateur, lisant une partie de ce qu'elle avait reconstitué, n'en comprenant que la moitié, pour devenir à moitié fou lui-même. Le monde dans lequel il vivait était un mensonge, en vint-il à penser, et sans Allison il n'avait plus aucune raison d'y vivre même s'il était vrai.

Le deuxième anniversaire du départ d'Allison fut l'année de sa lâcheté. Il s'était rendu au travail, les mots empoisonnés à la bouche – son désir de sortir – mais il les avait ravalés à la dernière seconde. Pendant sa patrouille avec l'adjoint Marnes, ce jour-là, le secret d'avoir frôlé la mort l'avait brûlé de l'intérieur. Ce fut une longue année de lâcheté, d'abandon d'Allison. La première année avait marqué l'échec de sa femme ; la suivante son échec à lui. Mais c'en était fini.

Aujourd'hui, encore un an plus tard, il était seul dans le sas, vêtu d'une combinaison de nettoyage, plein de doutes et de convictions. Le silo était hermétiquement fermé derrière lui,

l'épaisse porte jaune verrouillée, et Holston se dit qu'il n'aurait pas pensé mourir *comme ça* – ce n'était pas le destin qu'il avait espéré. Il avait pensé rester dans le silo à jamais, ses nutriments finissant comme ceux de ses parents : dans le sol de la ferme du huitième étage. Ses rêves de famille, d'enfant à lui, ses fantasmes d'avoir des jumeaux ou un autre ticket gagnant à la loterie, une femme auprès de qui vieillir, semblaient dater d'une autre vie…

Un klaxon retentit de l'autre côté de la porte jaune, enjoignant à tout le monde de s'en aller. Sauf lui. Lui devait rester. Lui n'avait nulle part ailleurs où aller.

Les chambres à argon sifflèrent, remplirent la pièce de gaz inerte. Au bout d'une minute, Holston sentit la pression de l'air froisser sa combinaison autour de ses articulations. Il respira l'oxygène qui circulait à l'intérieur de son casque, et devant l'autre porte, la porte interdite, la porte de l'affreux monde extérieur, il attendit.

La plainte métallique des pistons parvint du fond des murs. Les rideaux de plastique sacrificiels qui couvraient l'intérieur du sas se plissèrent sous la pression de l'argon accumulé. Ces rideaux seraient incinérés dans le sas quand Holston serait en train de nettoyer. La zone serait récurée avant la tombée de la nuit, rendue prête pour le prochain nettoyage.

Devant lui, les grandes portes de métal trépidèrent, puis un rai d'espace incroyable apparut dans l'entrebâillement, qui s'élargit à mesure que les panneaux rentraient dans leurs montants. Elles ne s'ouvriraient pas complètement, pas comme il avait été prévu à leur conception – il fallait réduire le risque d'entrée d'air toxique au minimum.

Un torrent d'argon siffla par l'interstice, s'atténuant en ronflement à mesure que l'ouverture grandissait. Holston s'approcha au plus près, aussi horrifié de ne pas résister qu'il avait été perplexe devant les actions de ses prédécesseurs. Mieux valait sortir, voir le monde une fois de ses propres yeux, que finir brûlé vif avec les rideaux en plastique. Mieux valait survivre encore quelques instants.

Dès que l'ouverture fut assez large, Holston se glissa entre les battants, sa combinaison frottant contre le métal. Il baignait

dans un voile de brume, formé par la condensation de l'argon dans cet air à plus basse pression. Il s'avança à l'aveugle, trébuchant, tâtonnant dans la douce nuée.

Alors qu'il était toujours dans la brume, les portes gémirent et commencèrent à se refermer. Les mugissements de klaxon furent engloutis par les deux épaisseurs d'acier pressées l'une contre l'autre, qui l'enfermaient dehors avec les toxines tandis que les feux de purification faisaient rage dans le sas, détruisant tout l'air contaminé qui avait pu s'y infiltrer.

Holston se découvrit au bas d'une rampe de béton, une rampe qui *montait*. Il sentit que son temps était compté – un rappel constant tambourinait à l'arrière de son crâne – *Vite! Vite!* Sa vie filait à chaque seconde. Il gravit pesamment la rampe, troublé de ne pas être déjà en surface, lui qui avait l'habitude de voir le monde et l'horizon depuis la cafétéria et le salon, qui se trouvaient au même niveau que le sas.

Il se hissa en haut de la rampe étroite, un mur de béton écaillé de chaque côté, la visière pleine d'une lumière déroutante, éclatante. Au sommet de la rampe, Holston vit le paradis auquel il avait été condamné pour avoir commis le péché d'espérer. Il tourna sur lui-même, scrutant l'horizon, étourdi à la vue de tant de vert!

Le vert des collines, le vert de l'herbe, le vert du tapis qu'il avait sous les pieds. Il poussa un cri de joie dans son casque. Cette vue lui chamboulait l'esprit. Au-dessus de tout ce vert planait exactement la même nuance de bleu que dans les livres pour enfants, les nuages flottaient immaculés, l'air frémissait du mouvement de la vie.

Holston pivota encore et encore, le temps d'encaisser le choc. Soudain, il revit sa femme faire de même ; il l'avait regardée se tourner lentement, maladroitement, presque comme si elle était perdue, désorientée, ou qu'elle hésitait à faire le nettoyage.

Le nettoyage!

Holston tendit la main pour décrocher un tampon de laine de sa poitrine. Le nettoyage! Dans un vertige soudain, un torrent de conscience, il sut pourquoi, *pourquoi!*

Il regarda vers l'endroit où il avait toujours pensé que le haut mur circulaire du dernier étage se dressait, mais bien sûr ce mur

était enterré. Derrière lui, il n'y avait qu'un petit monticule de béton, une tour qui ne dépassait pas les deux mètres cinquante. Une échelle métallique montait sur un côté ; des antennes jaillissaient du sommet. Et sur le côté qui lui faisait face – sur tous les côtés qu'il vit en s'approchant – se trouvaient les grands objectifs incurvés, panoramiques, des puissantes caméras du silo.

Holston leva son tampon et s'approcha de la première. Il s'imagina tel qu'on devait le voir de la cafétéria, en train d'avancer d'un pas chancelant, de grossir démesurément. Il avait regardé sa femme faire de même trois ans plus tôt. Il la revit en train d'agiter la main. À l'époque il avait pensé que c'était pour garder l'équilibre, mais avait-elle voulu lui dire quelque chose ? Avait-elle souri bêtement, aussi largement que lui à cet instant, cachée sous sa visière d'argent ? Son cœur avait-il battu d'un espoir insensé lorsqu'elle avait aspergé, frotté, essuyé, appliqué ? Holston savait que la cafétéria serait déserte ; aucun de ceux qui restaient ne l'aimait suffisamment pour regarder, mais il fit signe malgré tout. Et ce ne fut pas la colère brute que beaucoup avaient dû ressentir qui l'anima pendant son nettoyage. Ce ne fut pas la conscience que les habitants du silo étaient condamnés et les condamnés libérés. Ce ne fut pas un sentiment de trahison qui guida la laine en petits mouvements circulaires dans sa main. Ce fut la pitié. Une pitié pure et simple et une joie sans retenue.

Le monde devint flou, mais d'un flou aimable, lorsque des larmes vinrent aux yeux d'Holston. Sa femme avait vu juste : les écrans du silo mentaient. Les collines étaient les mêmes – il les avait reconnues au premier coup d'œil, après avoir vécu tant d'années avec elles – mais les couleurs étaient toutes fausses. Les écrans du silo, les programmes qu'Allison avait découverts, parvenaient à donner l'air gris aux verts éclatants, à les priver de vie. Cette vie extraordinaire !

Holston décrassa l'objectif de la caméra et alla jusqu'à se demander si ce flou progressif était réel. La crasse, assurément, l'était. Il le constata en la faisant partir. Mais s'agissait-il de simple poussière, plutôt que de résidus toxiques charriés par l'air ? Le programme découvert par Allison modifiait-il

uniquement ce qu'on voyait déjà ? Tant d'idées et de faits nouveaux lui chaviraient l'esprit. Il se sentait comme un adulte nouveau-né, voyant le jour dans un monde immense, avec tant de choses à assimiler à la fois que sa tête bourdonnait.

Le flou est réel, décida-t-il, en faisant disparaître les dernières traînées qui souillaient la deuxième caméra. Le flou tenait lieu de filtre, comme les faux gris et les faux bruns que le programme devait utiliser pour cacher cette étendue verte et ce ciel bleu constellé de blanc soufflé. On leur cachait un monde si beau qu'Holston dut se concentrer pour ne pas rester planté là, bouche bée.

Il travaillait sur la deuxième des quatre caméras et songeait à ces murs mensongers au-dessous de lui, qui prenaient ce qu'ils voyaient pour l'altérer. Il se demanda combien de personnes dans le silo étaient au courant. Si quelqu'un l'était… Quel genre de dévouement fanatique fallait-il pour entretenir une illusion si déprimante ? Ou est-ce que le secret datait d'*avant* la dernière insurrection ? S'agissait-il d'un mensonge ignoré et perpétué de génération en génération – une série de programmes fallacieux qui continuaient à tourner sur les ordinateurs du silo à l'insu de tous ? Parce que si quelqu'un savait, si quelqu'un pouvait montrer quelque chose, pourquoi pas quelque chose de beau ?

Les insurrections ! C'était peut-être simplement pour empêcher qu'elles se reproduisent encore et encore. Holston appliqua un film ablatif sur le deuxième capteur et se demanda si l'affreux mensonge d'un monde extérieur sans attrait était une tentative malavisée d'ôter aux gens l'*envie* de sortir. Quelqu'un avait-il décidé que la vérité était pire qu'une perte de pouvoir, de contrôle ? Ou était-ce quelque chose de plus profond, de plus sinistre ? La peur d'enfants engendrés librement, sans frein, aussi nombreux que désirés ? Tant de possibilités horribles.

Et Allison ? Où était-elle ? En contournant la tour de béton pour accéder à la troisième caméra, Holston vit apparaître au loin les gratte-ciel de la ville, familiers mais étranges. C'est qu'il y avait plus d'immeubles que d'habitude, disposés de part et d'autre d'une masse inconnue qui se détachait au premier plan. Les autres, ceux qu'il connaissait, étaient intacts et lumineux,

au lieu d'être affaissés et déchiquetés. Holston contempla la ligne de crête des collines verdoyantes et imagina qu'Allison allait y surgir d'un instant à l'autre. Mais c'était ridicule. Comment saurait-elle qu'il avait été expulsé aujourd'hui ? Se souviendrait-elle de l'anniversaire ? Même s'il avait manqué les deux premiers ? Holston maudit sa lâcheté passée, les années perdues. Il décida que c'était à lui d'aller la chercher.

Il brûla tout à coup de le faire sans plus attendre, d'arracher son casque et son encombrante combinaison et de s'élancer sur la colline dans sa sous-combinaison de carbone, en inspirant de grandes bouffées d'air frais et en riant sans discontinuer jusqu'à sa femme, en train de l'attendre dans une ville immense, incommensurable, pleine de gens et de cris d'enfants.

Mais non, il y avait des apparences à sauvegarder, des illusions à entretenir. Il ne savait pas exactement pourquoi, mais c'était ce que sa femme avait fait, ce que tous les autres avaient fait avant lui. Holston faisait désormais partie de ce club, de ceux du *dehors*. Il y avait une pression de l'histoire, une *jurisprudence* à respecter. Ils avaient su comment se comporter. Il irait au bout de sa tâche pour le groupe d'initiés qu'il venait de rejoindre. Il ne savait pas vraiment pourquoi il le faisait, seulement que tout le monde l'avait fait avant lui, or ils partageaient tous un tel secret ! Et le secret était une drogue puissante. Il se contenta de suivre les instructions, les chiffres sur les poches, il nettoya mécaniquement tout en songeant aux implications colossales d'un monde si vaste qu'on n'avait pas assez d'une vie pour tout voir, pour respirer tout l'air, boire toute l'eau, consommer tous les vivres.

Tels furent les rêves qu'Holston caressa en frottant consciencieusement le troisième objectif, avant d'essuyer, d'appliquer le film et de passer à la dernière caméra. Il entendait son pouls dans ses oreilles ; son cœur cognait dans la combinaison serrée. Bientôt, bientôt, se disait-il. Il utilisa le second tampon de laine pour décrasser le dernier objectif. Il aspergea, frotta, essuya et appliqua une dernière fois, en prenant soin de ranger chaque chose à sa place, dans sa pochette numérotée, pour ne pas polluer le sol sain et splendide qu'il avait sous les pieds. Lorsqu'il eut terminé, Holston recula, jeta un dernier regard aux absents

qui n'étaient pas en train de le regarder de la cafétéria ou du salon, et tourna le dos à ceux qui avaient tourné le leur à Allison et à tous les autres avant elle. Si personne ne revenait chercher les gens de l'intérieur, il y avait une raison, pensa Holston, de même qu'il y avait une raison si tout le monde nettoyait, même ceux qui avaient juré de ne pas le faire. Il était libre. Il devait rejoindre les autres. Il gagna donc tranquillement le pli sombre qui gravissait la colline, marchant dans les pas de sa femme, sachant qu'un rocher bien connu et depuis longtemps endormi ne serait plus là. Ça aussi, décida Holston, ce n'était rien de plus qu'un horrible mensonge pixelisé.

7

Holston avait fait une douzaine de pas sur le versant, toujours émerveillé de l'herbe éclatante à ses pieds et du ciel radieux au-dessus de sa tête, lorsque la première douleur lui serra le ventre. C'était une forte crampe, comme une faim violente. Au début, il craignit d'avancer trop vite – il y avait d'abord eu le nettoyage et maintenant cette ascension impatiente dans l'encombrante combinaison. Il ne voulait pas l'ôter avant d'avoir franchi la crête de la colline, afin de préserver l'illusion qui régnait entre les murs de la cafétéria. Il concentra son attention sur les cimes des gratte-ciel et se résigna à ralentir, à se calmer un peu. Un pas à la fois. Après tant d'années passées à arpenter trente étages de silo, cette côte-là n'était rien.

Une autre crampe, plus forte cette fois. Holston grimaça et s'arrêta, le temps que ça passe. À quand remontait son dernier repas ? Il n'avait rien avalé la veille. Stupide. Quand s'était-il rendu aux toilettes pour la dernière fois ? Là encore, il ne s'en souvenait pas. Il allait peut-être devoir ôter la combinaison plus tôt que prévu. Lorsque la vague nauséeuse fut passée, il fit quelques pas de plus, espérant atteindre le sommet de la colline avant le prochain accès. Il n'avait fait qu'une douzaine de pas supplémentaires lorsque la douleur ressurgit, plus sévère, pire que tout ce qu'il avait jamais connu. Si intense qu'il en eut un haut-le-cœur – heureusement qu'il avait le ventre vide, tout compte fait. Il se tint l'abdomen et ses genoux fléchirent, pris de flageolements. Il s'effondra par terre, poussant un gémissement. Un feu lui rongeait les entrailles, dévorait sa poitrine. Il parvint à ramper un peu, le front dégoulinant de sueur,

éclaboussant l'intérieur de son casque. Des étincelles jaillirent devant ses yeux ; à plusieurs reprises, le monde entier devint blanc, comme traversé d'éclairs. Perdu et à demi conscient, il rampa encore, à grand-peine, l'esprit sidéré et tourné vers ce dernier but clair : franchir la crête.

Le miroitement se répéta encore et encore, une lumière vive entrant par sa visière avant de vaciller et de disparaître. Il devenait difficile de voir. Holston butta sur un obstacle et son bras céda, son épaule s'écrasa contre le sol. Il plissa les yeux et regarda vers le haut de la colline, attendant de voir nettement ce qu'il y avait devant lui, mais il ne vit que de l'herbe, par flashs intermittents.

Puis ce fut le noir complet. Il ne voyait plus rien. Il se laboura le visage, le casque, alors que son ventre se nouait à nouveau abominablement. Il y eut une lueur, un clignotement dans son champ de vision, et il sut qu'il n'était pas aveugle. Mais ce clignotement avait l'air de provenir de l'*intérieur* du casque. C'était sa *visière* qui était tout à coup devenue aveugle, pas lui.

Holston chercha les fermoirs à l'arrière de son casque. Il se demanda s'il avait épuisé toute sa réserve d'air. Était-il en train de s'asphyxier ? D'être empoisonné par ses propres rejets ? Bien sûr ! Pourquoi lui auraient-ils donné plus d'air qu'il en fallait pour le nettoyage ? Il tâtonna du bout de ses gros gants. Ils n'étaient pas faits pour ça. Les gants faisaient partie intégrante de la combinaison, une combinaison d'une seule pièce, à double fermeture éclair sécurisée par une bande de velcro. Elle n'était pas faite pour être enlevée, pas sans aide. Holston allait mourir dedans, s'intoxiquer, étouffer dans ses propres gaz, et il connut alors la vraie peur du confinement, un vrai sentiment de claustration. Le silo n'était rien comparé à cela, sut-il alors qu'il luttait pour se libérer, qu'il se tordait de douleur dans son cercueil taillé sur mesure. Il se tordit et donna des coups sur les fermoirs, mais ses doigts matelassés étaient trop gros. Et sa cécité aggravait les choses, lui donnait le sentiment d'être suffoqué, pris au piège. Son cœur se souleva à plusieurs reprises. Il se plia en deux, les mains écartées dans la terre, et sentit quelque chose de pointu à travers son gant.

Il tâtonna et trouva l'objet – une pierre crénelée. Un outil. Holston essaya de se calmer. Les années qu'il avait passées à faire respecter le calme, à apaiser les autres, à stabiliser le chaos, lui revinrent à l'esprit. Il saisit la pierre avec précaution, terrifié à l'idée de la perdre dans sa cécité, puis il la leva à la hauteur de son casque. Il songea un bref instant à s'en servir pour sectionner ses gants, mais il n'était pas sûr d'avoir encore assez d'air et de lucidité devant lui. Il lança la pointe de la pierre contre sa cuirasse, au niveau du cou, là où devait se trouver le fermoir. Il entendit un claquement. Clac. Clac. Il s'arrêta pour tâter à nouveau du bout de ses doigts boudinés, fut repris par des haut-le-cœur, et se concentra pour viser. Au clac succéda un déclic. Un rai de lumière s'introduisit lorsqu'un côté du casque se détacha. Holston s'étouffait dans ses propres exhalaisons, dans l'air confiné et usé où il macérait. Il fit passer la pierre dans son autre main et visa le second fermoir. Encore deux clacs avant de toucher la cible, et le casque céda.

Holston *voyait*. Ses yeux brûlaient à cause de l'effort, de l'asphyxie, mais il voyait. Il pressa les paupières pour chasser ses larmes et voulut inspirer une profonde goulée d'air bleu, frais, revivifiant.

Au lieu de ça, il reçut comme un coup dans la poitrine. Il s'étrangla. Il vomit de la salive et de la bile, ses parois mêmes essayant de s'échapper. Le monde autour de lui avait viré au brun. Herbe brune et cieux gris. Pas de vert. Pas de bleu. Pas de vie.

Il s'effondra sur le flanc, tomba sur l'épaule. Son casque était ouvert devant lui, la visière noire et éteinte. On ne voyait pas au travers. Holston tendit le bras pour le prendre, interloqué. L'extérieur de la visière était argenté, l'intérieur était… rien. Pas de verre. Une surface brute. Des fils qui entraient et sortaient. Un écran hors service. Des pixels morts.

Il vomit à nouveau. Il s'essuya mollement la bouche, regarda vers le bas de la colline, et à l'œil nu il vit le monde tel qu'il *était*, tel qu'il l'avait toujours connu. Morne et désolé. Il lâcha le casque, laissant tomber le mensonge qu'il avait apporté du silo avec lui. Il était en train de mourir. Les toxines étaient en train de le ronger de l'intérieur. Il plissa les yeux vers les nuages

noirs qui erraient au-dessus de lui comme des bêtes en troupeau. Il se retourna pour voir jusqu'où il était parvenu, s'il était encore loin de la crête, et il vit la chose sur laquelle il avait buté en rampant. Un rocher, endormi. Qui n'apparaissait pas dans la visière, ne faisait pas partie du mensonge généré sur le petit écran par l'un des programmes découverts par Allison.

Holston tendit la main et toucha l'objet qui gisait devant lui, la combinaison blanche qui se désintégrait comme de la pierre friable, et il fut incapable de garder la tête levée plus longtemps. Il se recroquevilla, souffrant de la mort lente qui l'avait surpris, tenant ce qu'il restait de sa femme, et, dans son dernier souffle, il se demanda à quoi ressemblait sa mort aux yeux de ceux qui pouvaient voir, cette agonie recroquevillée dans la fente noire d'une colline brune sans vie, une ville déliquescente, silencieuse et abandonnée au-dessus de lui.

Que verraient-ils, ceux qui auraient choisi de regarder ?